

JULIEN (Ch.-André), *Les voyages de découvertes et les premiers établissements, XV^e-XVI^e siècles*. Presses universitaires de France, 108 boulevard Saint-Germain, Paris, 1948, in-8, 533 p. avec notes, bibliographie, index alphabétique et table des matières

Aristide Beaugrand-Champagne

Volume 2, numéro 1, juin 1948

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801440ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801440ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaugrand-Champagne, A. (1948). Compte rendu de [JULIEN (Ch.-André), *Les voyages de découvertes et les premiers établissements, XV^e-XVI^e siècles*. Presses universitaires de France, 108 boulevard Saint-Germain, Paris, 1948, in-8, 533 p. avec notes, bibliographie, index alphabétique et table des matières]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 2(1), 129–132.
<https://doi.org/10.7202/801440ar>

JULIEN (Ch.-André), *Les voyages de découvertes et les premiers établissements, XVe-XVIe siècles*. Presses universitaires de France, 108 boulevard Saint-Germain, Paris, 1948, in-8, 533 p. avec notes, bibliographie, index alphabétique et table des matières.

Imprimé sur bon papier; couverture en deux couleurs sur fond blanc; 460 frs. à Paris.

L'ouvrage de M. Julien m'apparaît, malgré son titre, comme une petite histoire circonstanciée du commerce international au XVe et XVIe siècles.

Tout le long du livre, en effet, mais particulièrement dans le premier et beau chapitre: « Les découvertes maritimes et le commerce du Levant », l'auteur ne cesse de montrer combien les courses aventureuses d'abord, puis les mouvements de colonisation, n'avaient d'objet à cette époque, que la traite des épices et de la soie, la recherche de l'or et des pierres précieuses.

On est ainsi transporté des îles mystérieuses qui se profilent dans les brumes du Nord, et que l'on croit asiatiques, aux îles Fortunées et aux terres paradisiaques où l'or est foulé au pied et rutile sur les toits.

Le panorama se déroule du Labrador au Sud du Brésil; de la Guinée à la côte orientale des États-Unis, de la Chine et l'Archipel indonésien, aux rivages méditerranéens.

Il ne manque que l'expédition des Vikings, pourtant signalée dans une note au bas de la page 21, et les voyages des moines Plan Carpin et Rubrouck — qui auraient eu autant de raison de figurer au tableau que le Vénitien Marco Polo — pour faire du livre un recueil de toutes les navigations et découvertes qui enchantent les lecteurs avides de romans vécus.

Le plan de l'ouvrage a forcé l'auteur à éparpiller dans tous les chapitres, des faits et des commentaires que l'on aurait préféré trouver groupés; de même croyons-nous que l'intéressant chapitre VI: « Le legs du passé et l'initiation au Nouveau-Monde », aurait gagné à précéder les autres, ou à servir d'introduction à l'ouvrage.

La matière est trop volumineuse pour permettre d'entrer pour une simple recension, dans le détail de tous les sujets; nous nous sommes attachés à un chapitre en particulier, le troisième, celui qui parle de: « Jacques Cartier et Roberval au Canada ».

L'auteur débute en disant de Jacques Cartier que: « l'on ignore tout de son passé de marin ».

C'est à savoir. On aurait pu apprendre, en France, où tout est à portée de la main, par la première lettre de la Relation des Jésuites, celle de 1611, que Jacques Cartier avait fait un premier voyage en 1524, et, par les archives de la famille du Cardinal LeVeneur, comme l'a fait M. Lanctot, qui en fit part à la Société historique de Montréal en 1946, que le malouin faisait partie de l'expédition de Verrazano, comme pilote probablement.

L'auteur décrit la côte du Labrador (Côte-Nord) depuis le détroit de Belle-Isle jusqu'au Hâvre Jacques Cartier; il ne dit rien de Saint-Servan (Lobster Bay) où Jacques Cartier érigea la première croix, peut-être pas pour marquer une prise de possession — ce qu'il fit par la suite à Gaspé — mais probablement comme « merche » (ancien) c'est-à-dire amer ou balise, pour indiquer l'entrée du hâvre qu'il trouvait bon.

En page 121, l'auteur dit que Cartier partit du Cap à l'Anguille (Terre-Neuve), gagna par les îles de la Madeleine « à la végétation enchanteresse », le cap Sauvage (North Point) de l'île du Prince-Édouard. C'est faire beaucoup d'honneur aux îles de la Madeleine et aux Madelinois.

La végétation des îles de la Madeleine est d'une extrême pauvreté et la plus rabougrie qui soit. Elle devait l'être encore davantage au temps de Cartier.

Il est évident que l'auteur applique ici à tout l'archipel de la Madeleine, la description ampoulée de l'île de Brion, où il ne se trouvait au temps de Cartier rien autre chose que des épinettes naines, et, sur le sommet de l'île aux falaises escarpées, une prairie naturelle battue par les vents salins.

Et ce n'est pas au Cap Sauvagne (North Cape) que Cartier atteignit l'île du Prince-Édouard, mais au voisinage du Cap d'Orléans (Kildare), à l'endroit où se

trouvent les deux îles qu'il entrevit d'abord, à douze lieues environ du Cap Sauvage, et à cinq du Cap d'Orléans.

Le deuxième voyage.

D'après les deux Indiens que Cartier avait capturés à Gaspé lors de son premier voyage, « il existait » dit M. Julien, p. 122, « vers l'ouest, c'est-à-dire au nord de la province actuelle de Québec, entre la rivière Gatineau et le lac Saint-Jean « une terre habitée », le Saguenay, d'où « venoyt le cuivre rouge » et cette terre ressemblait singulièrement au Cathay de Marco Polo, car ils assuraient « que audict lieu les gens sont vestuz et habillez de draps, comme nous, et qu'il y a force ville et peuples, et bonnes gens et qu'ils ont grande quantité d'or et de cuyvre rouge ».

Eh bien! l'auteur a mieux compris que nos historiens ce qu'était le Saguenay de Domagaya et Taïnoagny.

C'est tout simplement le Saguenay d'aujourd'hui; un peu trop étendu vers le Nord-Ouest pour la géographie moderne, mais limité quand même à une étendue raisonnable pour l'époque de Cartier.

Ce n'est plus le grand royaume s'étendant jusqu'à la mer de Chine, c'est le Saguenay tout court, comme nous le connaissons aujourd'hui, et comme le connaissaient bien les deux compères Hurons.

Le premier voyage de Cartier n'avait rien rapporté; mais on fit la langue aux deux indiens qui, fidèles à leur penchant naturel, racontèrent sans vergogne tout ce que l'on souhaitait leur entendre dire.

La fièvre de l'or s'empara de tout le monde, dit l'auteur. On décida que la deuxième expédition ne serait pas un voyage hâtif comme le premier, mais une longue et méthodique exploration.

M. Julien ajoute: « Sans doute persistait le souci de découvrir un passage, mais au second plan ».

Le but avoué de l'expédition est de rapporter de l'or du Saguenay.

Mais nos deux Hurons savent fort bien qu'il ne s'en trouve pas au pays de Saguenay; aussi, devant l'estuaire de la rivière de ce nom, ils expliquent à Cartier que ce n'est pas là le meilleur chemin pour y aller, mais que le « plus seur et meilleur chemin » est par une rivière qui vient de l'Ouest et passe par auprès de Hochelaga.

Comme cela est bien indien!

Et M. Julien nous dit page 124 que, Cartier « ne s'engagea pas dans la rivière Saguenay, dont la vallée en fjord, ouverte vers le nord-ouest, avait tout pour l'induire en tentation et cela parce qu'il jugea que c'était une moins bonne voie que celle de l'Ottawa pour atteindre le cœur du royaume ».

L'auteur, s'inspirant ici de Lanctot, *L'itinéraire* (1930) p. 117-118; de *Français en Amérique*, p. 128-129 et de Ganong, *Crucial Maps*, VI, p. 115, oublie qu'il vient de nous dire p. 122 que le Saguenay finit à la Gatineau, tandis qu'ici l'Ottawa le mène au cœur du royaume.

Au vrai, Cartier ne savait rien du tout et ne pouvait ni juger, ni choisir.

Ou bien il se laisse endoctriner par les deux Hurons qui voulaient rentrer chez eux et lui promettent de l'accompagner à Hochelaga, ce qu'ils savent très bien ne pouvoir faire, ou bien Cartier s'est servi de ce paravent du Saguenay pour amorcer l'expédition, et veut aller vers l'Ouest, à la recherche toujours du fameux passage

qui mène au pays des épices, des pierres précieuses, de l'or et de la soie et dont l'existence est certaine et connue.

Arrivés à Stadaconé, les deux Indiens ne « marchent » plus; rien ne pourra les induire à piloter Cartier jusqu'à Hochelaga: ils sont Hurons et savent très bien comment les Iroquois d'Agakonda (Agochonda de la carte Harléienne — Lanoraie) et d'Okéwaga (Hochelaga de la narration et des cartes) les recevraient.

Cartier ne s'en laisse pas imposer par Donnacona et part pour Hochelaga où il arriva sans encombre le 12 octobre et non pas le 2, comme on a toujours dit, et comme dit aussi l'auteur en oubliant la réforme du calendrier en 1582.

Après avoir cité mon: *Chemin d'Hochelaga* (1932) sur l'atterrissage de Cartier dans l'île de Montréal, M. Julien accepte la réfutation de ma thèse par Lanctot: *L'Itinéraire de Cartier à Hochelaga* (1930).

La réfutation de M. Lanctot ne suffit pas à infirmer mon explication, confirmée par les textes et les cartes. M. Julien ajoute que l'on discute encore.

L'auteur est ici témoin d'une querelle qu'il ne peut départager de la distance où il se trouve et sans les pièces justificatives de notre polémique.

Et pour terminer, je recommande aux lecteurs les plus exigeants la Conclusion intitulée: « Un siècle de transition » d'où je tire à leur intention quelques-unes des réflexions qui m'ont le plus frappé:

« Les disputes vaines autour de la priorité de la découverte de l'Amérique détournent du vrai problème. Il ne s'agit pas de savoir si des Bretons ou des Normands, poussés par leur intérêt personnel, ont pu toucher les premiers aux terres neuves mais quels sont les navigateurs qui les ont révélées au monde »...

« Les voyages de Jacques Cartier qui montrèrent le chemin de la pénétration canadienne sombrèrent dans l'indifférence ou le ridicule ».

« Ni Verrazano, ni Cartier ne trouvèrent ce qu'ils cherchaient: un détroit menant au Cathay et des mines à exploiter ».

« En matière coloniale, le XVe siècle apparaît comme un siècle de transition, entre le repli sur soi de la France médiévale et le vaste mouvement d'expansion du XVIIe siècle, représente une période d'essais généralement infructueux, mais qui sur certains points, comme le Canada et l'Afrique du Nord, jetèrent les germes des réalisations futures ».

On n'est pas tenu de souscrire à tout, mais on peut tout lire sans regret et sans perdre son temps.

L'édition est exceptionnellement soignée; la liste alphabétique des travaux cités tient cinquante-deux pages, l'index trente-et-une, et c'est le plus complet et le mieux fait qu'il nous ait été donné de voir.

Aristide BEAUGRAND-CHAMPAGNE